

Bernard Jaquier, musicien

L'ancien timide s'est soigné à la musique

Gilles Simond Texte
Patrick Martin Photo

Ce week-end, Bernard Jaquier sera sur la scène du Théâtre du Jorat à Mézières, avec le groupe vocal Voxset, qu'il a fondé voici une décennie, pour deux spectacles anniversaires à guichets fermés. Pas mal pour celui qui dit avoir été «un ado hyperméga-timide. Un vrai handicap, mais la musique a été une bonne thérapie. Sur la scène, ce n'est pas vraiment moi. J'enfile un costume, je peux m'éclater, sortir un côté obscur ou au contraire jovial. Heureusement que j'en ai fait l'expérience!»

La scène. Il se souvient d'avoir vu Gilbert Bécaud sur celle du Théâtre de Beaulieu. «Monsieur 100 000 Volts» est alors au sommet de la gloire et Bernard Jaquier a 5 ou 6 ans. Il est le fils du bistrotier de Beaulieu et les coulisses du théâtre deviennent son royaume. Il n'a rien à y faire, mais on le laisse tranquille tant qu'il ne dérange pas. Il évoque avec émotion les moments vécus là, «souvent extraordinaires», quand l'ado sollicitait l'autographe d'un Daniel Balavoine tout de blanc vêtu ou d'une Véronique Sanson «supersympa».

On est tenté de croire que c'est là que plongent les racines de sa passion pour la musique. La vérité, c'est que lui-même n'en sait rien, mais qu'il a la gentillesse de le laisser croire. «Mon papa était violoniste amateur. J'ai commencé le piano à 6 ans, je suis passé par le Conservatoire, ça m'a donné des bases. A la maison, j'écoutais de la musique classique, je me suis imprégné de ces riches harmonies, ce qui a laissé des traces.»

Des traces jusque dans Voxset. «Je voulais créer un truc atypique avec des gens que j'aimais bien, dont ma femme, Lauranne, soprano.» D'où l'idée d'un groupe a cappella comme il n'en existait pas,

avec de belles voix de femmes pour servir les mélodies des tubes interprétés, celles des hommes servant de boîte à rythmes (les *beat boxes*). Bernard Jaquier ne chante pas de paroles, se chargeant de remplacer la basse électrique sous le pseudonyme de «Mister B».

Il puise dans son savoir-faire de compositeur et d'arrangeur pour créer l'équilibre entre les quatre voix féminines et la section rythmique. «On ne pensait pas écumer les théâtres. Cela s'est fait tout seul, par le bouche-à-oreille. Le groupe a grandi petit à petit. Il fallait occuper la scène, on a créé des tableaux puis des chorégraphies. On n'a pas de décor, alors il nous faut de belles lumières. Il a fallu du temps pour les costumes, mais le styliste Giovanni Lo Presti a trouvé un person-

«Sur la scène, ce n'est pas vraiment moi. Heureusement que j'en ai fait l'expérience!»

nage pour chacun des sept membres du groupe.»

Tout ça jusqu'en 2011 et l'émission «Sing off 100% vocal» de France 2, qui va faire exploser les Romands, artistiquement et médiatiquement. D'abord recalés aux auditions, Mister B et ses acolytes ravalent leur déception quand la production les relance. «Ils voulaient un groupe déjanté, on a dit OK.» Ils passeront sept semaines à Paris. «On habitait ensemble, on bossait 24 heures sur 24, cela nous a permis de progresser de manière vertigineuse.» Ils perdront en finale, mais tant pis. Dès lors, Voxset donne une quarantaine de concerts par année, essentiellement en Suisse romande. Et Bernard Jaquier en devient l'homme à tout faire, tour à tour manager, chanteur, graphiste



Carte d'identité

Né le 24 avril 1962 à Lausanne.

Cinq dates importantes

1992 Rencontre Lauranne, sa future seconde épouse.

1992 Premier album avec Lauranne. Deux autres suivront.

2000 Employé par le CIO, passe un mois à Sydney lors des Jeux olympiques.

«Magique. En même temps, avec Lauranne, c'était notre voyage de noces.»

2006 Créé le groupe vocal Voxset.

2011 Voxset arrive en finale de l'émission de France 2 consacrée aux groupes vocaux. «Un gros coup d'accélérateur.»

et arrangeur. «Avec un collectif comme le nôtre, aux caractères bien trempés, ce n'est pas toujours évident. Mais je ne suis pas un tyran, plutôt un administrateur. L'esprit de groupe est important. Il faut à la fois contenir les énergies et permettre à chacun d'exprimer ses idées. On en a sept fois plus que tout seul.»

Bernard Jaquier puise quotidiennement dans ses expériences passées, à commencer par sa formation dans l'hôtellerie. «J'étais passionné de musique, mes parents étaient larges d'esprit, mais, tout de même, il fallait un diplôme. A l'Ecole hôtelière, j'ai appris plein de métiers utiles tous les jours, de la cuisine au marketing.» L'étape suivante fut l'informatique. Après un détour par le développement de programmes pour l'hôtellerie, elle l'em-

mène au Comité international olympique. «Il m'a fait voyager. Nagano, Sydney, Salt Lake City, Athènes, j'ai vu pas mal de Jeux olympiques. On bossait la journée, mais le soir on pouvait suivre les compétitions.»

La rencontre décisive, «essentielle», reste celle de Lauranne, désormais mère de deux de ses quatre enfants. «Je ne sais pas si je suis d'abord tombé amoureux de sa voix ou d'elle...» Jeune, Bernard Jaquier économisait chaque sou pour acheter un synthé ou un enregistreur et composer ses chansons. «Grâce à Lauranne, j'ai réellement commencé à faire de la musique, et réalisé mon rêve d'être auteur et compositeur de ses trois albums.» Le prochain défi sera d'écrire des morceaux originaux pour Voxset. «Rien n'est planifié, j'y vais au feeling.»

Histoire

Ce jour-là

Tiré de 24 heures
du lundi 17 mai 1976

Morat 800 ans A Morat, dimanche, l'histoire est descendue dans la rue. Une histoire bien vivante, haute en couleur: deux mille figurants participèrent au cortège retraçant le passé de la ville, qui célébrait ainsi le 800e anniversaire de sa fondation. La petite cité eut bien de la peine à contenir l'enthousiasme de quarante mille spectateurs.

Japon Lynchage Un photographe de presse a été tué samedi soir au cours d'une émeute à laquelle ont pris part quelque 10 000 personnes au Festival de Kobe. La foule, s'opposant à un contrôle de police de jeunes automobilistes et motocyclistes qui faisaient une course sauvage, a incendié trente-deux véhicules pendant les incidents. (...) Un reporter du journal local qui les avait photographiés a été alors pris à partie par la foule et grièvement blessé. Il est mort pendant son transport à l'hôpital. (...) Mille deux cents policiers ont pu disperser les manifestants, vers minuit, en les arrosant abondamment l'aide de

lanes incendie. Dix personnes ont été arrêtées pour pillage.

6 En kilos, la quantité de haschisch découverte par les douaniers du poste de douane de Perly (GE). La drogue était dissimulée dans des bouteilles de butagaz, transportées dans une voiture où avaient pris place trois Canadiens et une Néo-Zélandaise, tous écroués. Ils ont affirmé avoir acquis la drogue au Maroc et la destiner au marché hollandais.

Geneviève Aubry
Antiséparatiste jurassienne

«Nous lutterons pour que notre jeunesse ne soit pas corrompue, dévergondée et hirsute, comme une certaine génération l'est dans le futur canton»

Irlande du Nord Neuf morts

Quatre personnes ont été tuées dans la nuit de samedi à dimanche en Irlande du Nord, portant le bilan provisoire de ce week-end extrêmement violent à 9 morts et 54 blessés.

Il fait l'actualité le 17 mai... 1976

Le correspondant de «24 heures» tué à Beyrouth

Le quotidien rend hommage à Edouard Saab et publie son dernier reportage dans la ville détruite

«Beyrouth, c'est l'enfer. L'accalmie qui régnait depuis samedi a été brusquement rompue hier après-midi par un bombardement qui a fait des centaines de victimes, morts et blessés, alors que les milieux politiques étaient dans l'attente des résultats des entretiens syro-palestiniens de Damas.» 24 heures est en deuil ce lundi 17 mai 1976: «Dans ce déluge de feu, notre correspondant à Beyrouth Edouard Saab a trouvé la mort hier après-midi en regagnant sa rédaction en auto.» Le journaliste de 47 ans a vraisemblablement été atteint par le tir d'un sniper. Rédacteur en chef du quotidien libanais L'Orient-Le Jour et également correspondant du quotidien parisien Le Monde, chrétien maronite, il a été touché à la tête. «Notre correspondant laisse une veuve et trois enfants, qui se trouvent actuellement Paris», se désole 24 heures.

Dans son hommage, Jean Gaud salue le reporter qui, «avec cette



Beyrouth en 1976: une ville martyrisée. 24HEURES

passion dévorante qui tenaille le journaliste en quête de l'information, de la vérité, nous a fait partager toutes les horreurs de la crise libanaise.»

Le chef de la rubrique étrangère de 24 heures reconnaît aussi les qualités de l'homme: «Courageux, Edouard Saab avait tenu à vivre le plus longtemps possible la lente agonie de cette capitale, de ce pays, refusant pourtant de faire partager à ses proches, sa femme et trois enfants qu'il avait installés à Paris, les horreurs d'une guerre innommable.» Il souligne l'humour, noir, du Beyrouthin lui disant au téléphone: «Dans dix minutes vous avez mon article au télex, si j'arrive vivant au journal.» Noir et prémonitoire.

Le quotidien lausannois publie le dernier reportage de Saab, mettant en exergue cette phrase terrifiante: «C'est la seule guerre au monde, diront un jour les historiens, où il n'y a pas eu de prisonniers. Rien que des morts et des rescapés.» Depuis un an, phalangistes chrétiens, feddayins palestiniens et milices musulmanes se livraient un combat sans merci pour le contrôle du centre de la

capitale libanaise. Edouard Saab écrit: «Une impression cauchemardesque de déjà-vu, et puis soudain un souvenir: les photos de Berlin et Stalingrad après la dernière guerre mondiale. (...) Il ne reste aujourd'hui que des ruines et encore des ruines. On s'est battu au canon de campagne puis à l'arme blanche. Pour chaque mètre de terrain gagné ou perdu, il serait tombé, selon certaines statistiques dignes de foi, trois ou quatre tués et 12 blessés. Pour avancer de 120 mètres, il a fallu aux forces de la coalition palestinienne-islamo-progressiste six jours de terribles combats.»

Sa description fait froid dans le dos: «Parfois, gisant dans les décombres, un cadavre en état de putréfaction recouvert d'un sac de jute, ou un chat de gouttière qui porte à la patte un morceau de chair humaine.» La guerre civile du Liban prendra fin en 1990. Après avoir fait jusqu'à 250 000 victimes civiles. Gilles Simond

Article paru le 17 mai 1976 dans 24 heures.

Archives consultables sur scriptorium.bcu-lausanne.ch